

Le choix de la médiation

Par Audrey Sauvêtre, psychologue clinicienne, CH Edouard Toulouse

En à peine plus d'un siècle, le diagnostic de schizophrénie n'a cessé de s'étendre et parallèlement le nombre de schizophrènes à passer la porte de nos services de soins n'a cessé d'augmenter. De quelle manière les patients schizophrènes y sont-ils accueillis ? Que mettons-nous en place ? Les difficultés de contact et d'entrée en relation sont au cœur de la rencontre avec le schizophrène. Qu'avons-nous donc inventé pour permettre, pour favoriser cette rencontre et pour maintenir un lien parfois fin et fragile ? Quels outils avons-nous à notre disposition pour ça ?

C'est autour d'un de ces outils que je vous propose de réfléchir.

Pour ce, passons les portes d'un pavillon d'hospitalisation situé au cœur d'un vieil hôpital du sud de la France. En tant qu'il accueille le moment terrifiant de la décompensation, le pavillon peut constituer le lieu d'une rencontre privilégiée avec le schizophrène si l'on considère qu'il s'agit aussi d'un moment de crise au sens positif du terme, un moment que l'on entend comme expression d'un être-au-monde singulier. Dans ce pavillon, j'ai fait la connaissance de Bernard et de Marie.

Des personnages

Bernard est un homme grand et fort, la cinquantaine bien tassée par le vécu asilaire. Il porte toujours un chapeau. Une paire de bretelles qui supportent le poids d'un pantalon trop grand tracent de grosses lignes bleues marine sur sa chemise à carreaux. Le pas lourd et hésitant, la démarche mécanique, le regard hagard, je le croise encore parfois dans les allées de l'hôpital où j'aime me balader. Je l'y trouve souvent à l'abri d'un arbre, suspendu par une lecture, attendant l'heure de rejoindre le pavillon.

Marie est une femme forte, gonflée par les neuroleptiques. Elle emballe un corps fragmenté et hostile à habiter dans d'innombrables couches de vêtements qui tentent de le rassembler. Le tout lesté par des sacs en tout genre. Le regard fuyant, souvent dirigé vers le sol, elle

déambule dans les allées d'un petit pas saccadé, sa démarche chaloupée dénotant la lourdeur nécessaire à ce corps pour (lui) donner la sensation d'être-là.

Un atelier, lieu de production

J'anime alors dans ce pavillon un atelier à médiation tous les jeudis matins, ouvert à tous ceux qui le souhaitent et dans lequel je propose d'expérimenter plusieurs techniques. La peinture, le dessin, la sculpture, ou encore le collage et l'écriture me sont familiers. En avoir éprouvé certains effets, thérapeutiques ou non, me permet de repérer ce que cela vient mettre en mouvement chez moi et ainsi d'être vigilante à ce que je pourrais projeter sur les patients en tentant de distinguer ce qui m'appartient de ce qui se joue pour eux¹.

Je prépare toujours quelques consignes pour lesquelles je pense à certains outils et à quelques lignes théoriques sur les processus psychiques singuliers de la médiation choisie, histoire de me rassurer un peu. Ca fait aussi partie du jeu, cette préparation : être attentive à ce que mes propositions pourraient venir mettre en mouvement, en ayant l'idée de comment tel support potentialiserait ces mouvements. Et alors que je commence la séance en disant : « *Aujourd'hui j'ai pensé vous proposer ceci ou cela...* », c'est mon désir d'y être qui entre en jeu, témoignant de la manière dont j'ai pensé, attendu ceux à qui je m'adresse.

Généralement, je laisse en retrait ce que j'ai préparé (et donc une partie de mon désir) pour accueillir les idées et les envies des patients. Parfois je saisis quelques mots partagés dans l'ascenseur et nous tricotonons un thème, un cadre de travail ensemble : je formule une consigne à laquelle les patients donne couleur et consistance. C'est à mon sens ce qu'Oury décrit à travers la préparation de l'inattendu et la capacité d'étonnement. L'étonnement dit-il, « *c'est une façon d'être prêt à la rencontre sans s'y préparer, sans s'y croire préparé par ce qu'on a lu, appris* »². Il s'agirait donc « simplement » d'apprendre à se laisser surprendre.

Bernard devient rapidement un habitué, il s'essaye à différentes techniques mais se découvre une préférence pour la peinture qu'il ajoute toujours à un moment donné. Avec, il remplit et tente de combler ce vide insupportable que lui renvoie le blanc du papier. Un jour, il pourra s'en servir pour unifier, faire du lien, et alors les blancs ne seront plus insupportables. Marie

¹ Voir notamment ce que dit Freud de l'analyse du contre-transfert dans un recueil d'interventions intitulé « La technique psychanalytique »

² Oury, *A quelle heure passe le train... Conversation sur la folie*, p. 43

n'y a pas encore mis les pieds jusqu'au jour où mon référent de stage insiste « *Mais si Marie, allez-y, un petit effort, ça va vous faire du bien* ». Marie nous suit.

Du délire au récit

A peine a-t-elle passé le seuil de la porte de l'atelier qu'elle délire à haute voix : « *oh le petit cochon, comme il est mignon ! Y'en a beaucoup non ? Et le sperme de poisson, c'est inquiétant vous vous rendez pas compte vous comme ça conte, quand j'étais petite je suis morte, on a enterrée ma mère et je suis ressuscitée, si t'es mort tu ressuscites. Maintenant je suis un garçon, un petit garçon et ils sont... Enfin ils ont... Ils ont des propos à mon égard, si vous saviez ! A mon égard ?! Quoi mais enfin, je suis pas égarée moi !* ». Clairement, à ce moment-là, ces propos délirants m'angoissent. Je n'ai alors pas l'habitude de ce genre de discours et quand bien même il me serait plus familier aujourd'hui, les mots ne suffisent pas toujours pour faire avec l'angoisse (que ce soit la mienne ou celle de l'autre). Je bafouille : « *Euh... Bon. Installez-vous là Marie, vous préférez garder vos sacs ? Bon... Qu'est-ce que vous aimez faire ? Peindre ? Dessiner !* ». Je montre à Marie où se trouve le matériel et nous l'installons, je me pare alors un instant de cet outil comme d'une défense, une tentative de défense contre cette angoisse qui me saisit.

Les mots parlés peuvent parfois rester des sons dont le sens se délite et se vide. Ce rapport à la langue se trouve particulièrement à vif dans la schizophrénie³. Il peut conduire intuitivement à en revenir à la concrétude d'une matière (et c'est en partie ce que proposent les médiations plastiques) : produire un objet pour donner consistance à ce qui cherche à se dire, pour que cela prenne corps. Souvent le schizophrène n'a pas besoin de nous pour faire ça mais peut chercher un lieu pour déposer ses objets, ses bouts de corps, il y a juste à accueillir ou plutôt à accueillir avec une dose suffisante de justesse. Parfois, il est en panne d'espace de production. Ouvrir, rouvrir n'est pas évident. Entendre la demande qui ne se dit pas, cela nécessite une attention singulière.

Donc Marie dessine, s'interrompant régulièrement pour poursuivre son récit qui m'angoisse. Dès que cela déborde, dès que cela me déborde, je lui propose de revenir à ce qu'elle tente d'inscrire en le traçant sur la feuille. Elle dessine sur un format raisin différents espaces

³ Voir notamment ce qu'en dit Freud en 1915 dans son article intitulé « l'Inconscient », plus particulièrement dans la dernière partie, « L'identification de l'inconscient »

séparés par de grands blancs, l'ensemble m'apparaît d'abord fragmenté, notamment par ses multiples arrêts qui laissent place à des bouts de délire. « *Racontez-moi ce que vous dessinez Marie, qui sont ces personnages ?* » « *Là c'est une mère et son fils qui se baladent dans un parc main dans la main, c'est maman et moi* » « *et là, c'est quoi ?* » « *là c'est un lac, y'a des poissons, plein de poissons, y faut pas s'en approcher, ils mordent les pieds, c'est dangereux...* ». On entend là que quelque chose dans sa prise de parole s'est apaisé, le simple fait de passer par la représentation, de poser sur le papier quelques morceaux de ses constructions fantasmatiques semble lui permettre d'adopter un discours plus fluide. L'étrangeté de ses propos est certes toujours présente mais quelque chose se lie, quelque chose d'un récit se construit dans une rencontre toute singulière et ce grâce au support de la production qui prend forme sous nos yeux.

Pendant ce temps, Bernard se débrouille. Je ne suis pas disponible pour lui, il fait avec. Il connaît bien l'atelier et Marie. Les autres sont moins tranquilles avec la place qu'elle prend « *elle a pas fini de délirer celle-là ?!* » ce que je tente de verbaliser autrement pour l'ensemble du groupe en énonçant qu'il n'est pas facile de se concentrer aujourd'hui. Je la laisse de temps en temps dans des moments choisis, pour circuler un peu. Aujourd'hui, c'est l'économie psychique de Marie qui a donné la teinte dominante de l'atelier. Chacun produit dans son coin et la dynamique du groupe a plutôt tendance à l'éclatement : pas de thème commun, peu d'échanges. Difficile de faire du lien pendant le temps de parole qui ponctue toujours l'atelier. Chacun y est invité à raconter au groupe ce qu'il a produit et ressenti. Avec une certaine fierté Marie pourra présenter son travail aux autres, reformulant ce qu'elle a pu me dire en aparté. Ils l'écoutent attentivement, elle délire toujours mais associé à son dessin, son délire est partageable, partagé. Il ressemble à l'expression d'un fantasme infantile, on dirait presque qu'elle joue et c'est sur ce mode que les membres du groupe peuvent s'en saisir.

La capacité de rêverie groupale, soutenue par celle du thérapeute, permet ainsi d'accueillir et de métaboliser⁴ la violence du délire qui traverse Marie. Là, sur le métier à tisser du transfert, dans l'espace de ce collectif, il est transformé et supportable.

Une rencontre

⁴ Au sens où Bion parle de l'interprétation, de la traduction d'éléments bruts (béta) en éléments symbolisés (alpha). La capacité de rêverie étant une qualité maternelle qu'il définit comme proche de la fonction alpha, fonction d'interprétation.

Pendant une autre séance lors de laquelle seuls Bernard et Marie sont présents, je leur propose de travailler à partir de la pâte à modeler. L'utilisation de ce matériau me renvoie aux travaux de Pankow et à un dispositif privilégié dans la rencontre thérapeutique avec le schizophrène qu'elle nomme *structuration dynamique de l'image du corps*⁵. Elle échafaude une technique visant un certain rassemblement des parties dissociées du moi et de l'image du corps du schizophrène. Cela peut passer par le dessin mais est favorisé dans l'utilisation de la sculpture qui appelle notamment un investissement du corps et du geste différent, déployés dans un espace tridimensionnel.

Malgré le diagnostic commun de schizophrénie, Marie et Bernard n'expriment pas les mêmes effets de dissociation. Alors que les symptômes s'expriment de manière privilégiée dans le rapport de Marie au langage, pour Bernard il s'agit de la sphère affective (vous avez pu l'entendre, Bernard est un homme plutôt discret, il l'est d'ailleurs dans mon intervention tant il laisse la place à Marie, il est isolé, silencieux et manifeste peu d'affects). Tous deux se retrouvent dans un rapport au corps marqué par cette discordance.

Pendant qu'ils modèlent chacun de leur côté, je les accompagne dans l'invention d'une brève histoire comme scène de rencontre pour leurs personnages. Marie choisira pour eux et pour nous la rencontre sportive, un match de foot dont nous posons verbalement le décor. Il nous faudra en poursuivre l'échafaudage sur plusieurs séances. La semaine suivante, le décor se dessinera pour accueillir la rencontre. Sans dire un mot, Bernard et Marie peignent le stade vu du ciel, nous plaçant ainsi tous les trois au-dessus du match. Les joueurs de pâte à modeler sont ensuite dispersés sur le terrain. Comme lorsqu'elle dessine, Marie place ses personnages à plat, étalés sur le sol du stade ils ont l'air allongés dans l'herbe à prendre le soleil, nous regardant tandis que Bernard donne aux siens l'allure de la course.

Je verbalise cette différence ainsi que l'impossibilité de la rencontre qui m'apparaît : comment se rencontrer quand on n'évolue pas dans la même dimension ? Quand on n'a pas le même point de vue ? Le même regard ? Le même rapport à l'espace ? Je demande naïvement à Marie de tenter de redresser ses personnages. A force d'explications houleuses qui ne font que percuter ses certitudes, j'entends que la façon de présenter ces personnages et de les placer dans le décor qui se construit, parle en fait de sa manière d'être-au-monde et d'habiter son corps dans l'espace. Je saisis alors l'importance de la respecter, de faire avec et je me questionne :

⁵ Voir notamment ses ouvrages « L'être-là du schizophrène » (1981) et « L'homme et sa psychose » (1993)

Cette différence empêche-t-elle pour autant la rencontre dans l'histoire qui se construit ? La rencontre dans l'atelier et dans le transfert ? Là où l'utilisation d'une médiation peut venir soutenir la rencontre, je lis une sorte d'impossibilité dont je ne saisis que tardivement qu'elle a trait à mes propres résistances. Rencontrer. Se confronter à ce que l'altérité génère d'altération de l'être. L'*unheimlich* freudien⁶, traduit en français par « inquiétante étrangeté » désigne ce qu'il y a de familier dans l'étranger... Qu'est-ce que je rencontre donc de familier chez Marie et Bernard pour que cela m'affecte d'angoisse ? Ces difficultés que je souligne dans la rencontre ne sont-elles pas aussi voire avant tout les miennes ? Prendre conscience de ça me permet de lâcher du lest vis-à-vis du rapport de Marie à l'espace. Et c'est alors que sans rien dire, elle assoit un de ses personnages sur le bord du terrain... « *Qu'est-ce qu'il s'est passé avec ce joueur Marie ? Pourquoi est-il assis là ?* », « *Il voulait voir le je(u) autrement* ».

Le temps de conclure

Plutôt qu'un manuel explicitant comment choisir la bonne médiation, j'ai choisi le récit de ces rencontres en ce qu'il illustre une manière de travailler avec la médiation, dans la coloration singulière d'un contexte et la tonalité d'une rencontre.

Toute rencontre dans un cadre de soin implique de la part du clinicien une attention particulière à son positionnement pour accueillir les singularités psychiques du patient. Le choix d'une médiation dans le travail thérapeutique d'avec le schizophrène passe donc aussi par le repérage de la coloration que prennent ses processus psychiques.

Je vous l'ai dépeint à travers le récit de ma rencontre avec Marie et Bernard, la constitution du moi du schizophrène, de son image du corps et ce que cela implique dans la tonalité de la relation sujet-objet, dans la qualité des angoisses, ainsi que dans un rapport au langage singulier engage à la fois un choix précautionneux de l'outil mais aussi une sorte d'orientation de son utilisation. Le clinicien quel qu'il soit (psychiatre, infirmier ou encore psychologue) se porte garant de la direction du travail thérapeutique. Le choix de la médiation ne lui revient pas toujours mais il répond de la fiabilité du dispositif, d'un cadre « suffisamment bon » pour accueillir la singularité de l'autre et pour qu'il puisse y traiter son angoisse et sa souffrance.

⁶ Freud, 1919, « L'inquiétante étrangeté »